

Les impostures du bio

Agriculture Avec 3,3 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2010, la filière bio est en plein essor.

À contre-courant de la pensée dominante, un livre dénonce ses "fausses promesses".

Aujourd'hui, il est politiquement incorrect de toucher à la filière bio, assure Gil Rivière-Wekstein. Fondateur du mensuel *Agriculture et Environnement*, spécialiste de ces secteurs, il entend dénoncer les « lieux communs » répétés sur cette filière, dans un livre au titre évocateur : *Bio, fausses promesses et vrai marketing* (éditions le Publieur).

Première "idée reçue", selon l'auteur : le bio serait "bon pour la santé". Plus adapté au métabolisme de l'homme car produit sans OGM, sans pesticide et sans matière toxique. Et pourtant... « Les limaces et les pucerons n'ayant toujours pas appris à reconnaître un champ bio, les agriculteurs engagés dans cette démarche sont eux aussi obligés de traiter leurs végétaux » : c'est ce que rappelait non sans ironie le mensuel *Que choisir*, en juillet 2010. Les produits utilisés sont fabriqués à base de cuivre ou de soufre. Bien que ces composants soient dits naturels, ce sont bien des pesticides, chargés de lutter contre les nuisibles dans les cultures. Mais « quand les consommateurs achètent un produit bio, ils sont persuadés d'acheter un produit sans résidus de pesticides. C'est une tromperie ! », écrit Gil Rivière-Wekstein, pas convaincu non plus que le bio préserve la planète.

Le cuivre « a un fort impact sur les sols, [...] les eaux de profondeur et l'air. On utilise de grandes quantités de cuivre pour une efficacité moindre que celle des pesticides chimiques ». L'émission de gaz à effet de serre ? « Le faible rendement des cultures bio non intensifiées nécessite d'augmenter les surfaces cultivées et, par conséquent, les émissions. » L'agriculture bio protégerait l'environnement ? « Elle se prive de toutes les

découvertes de la chimie moderne. [...] En revanche, de son côté, l'agriculture conventionnelle a pris cette question du développement durable à bras-le-corps. » Quand on l'accuse de faire le jeu des lobbies de l'industrie des pesticides, Rivière-Wekstein rétorque : « Ils n'en ont même pas besoin... Devinez à qui les producteurs bio achètent leur cuivre ? »

Quant au « petit agriculteur perdu au fin fond de l'Aveyron » qu'on sauverait en achetant ses produits bio, « c'est absolument faux, de très nombreux produits bio proviennent de partout dans le

Plus étonnant : beaucoup le privilégient pour ses qualités gustatives ; or une étude réalisée par 60 millions de consommateurs révèle que les œufs pondus par des poules élevées en cage sont plébiscités, loin devant les œufs bio ! Mais « le goût a ses raisons que la raison ne connaît pas »...

Les « fausses promesses » du bio dénoncées par Gil Rivière-Wekstein sont savamment véhiculées par un marketing hors norme. « C'est une vitrine qui ne rapporte rien d'autre qu'une bonne image ! », affirme l'auteur, qui souligne

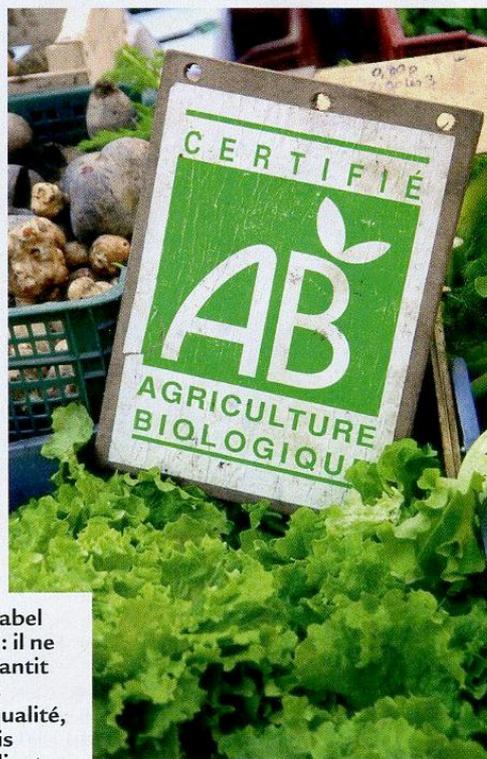
aussi que « le bio n'a pas été inventé avec le Grenelle de l'environnement ». Si l'on s'en tient à la genèse des idées écologistes, « le bio est une idée réactionnaire, au sens de rétive au progrès de la science », écrit-il en rappelant que « les théories hygiénistes du début du siècle [privilégiaient] la nature sur la culture ».

Une telle remise en question du "dogme bio" ne laisse pas indifférent. Mais le livre de Gil Rivière-Wekstein n'est pas une simple entreprise de démolition. Il dit militer simplement pour trouver la « vraie place du bio » : « Le blé, le maïs et les œufs bio n'ont aucun intérêt, ni gustatif ni nutritionnel, à la différence de la viande ou des fruits qui peuvent être intéressants. Le bio peut revendiquer des saveurs, faire découvrir des variétés : une petite niche qui serait sa vraie place.

Mais il n'a pas vocation à remplacer l'agriculture conventionnelle ! »

De son propre aveu, ce livre « tape dur sur le bio pour réveiller les consciences ». Décrypter les promesses du bio ne signifie pas qu'il est à proscrire de nos assiettes. Mais cela suffit à sortir de l'"écologiquement correct".

GEOFFROY LEJEUNE



Le label AB : il ne garantit pas la qualité, mais le client s'y réfère.

monde » ! Les grandes surfaces ne font pas de sentiment : le bio est moins cher à l'étranger, alors elles importent ! Jusqu'à 60 % des fruits et légumes, 30 % de la charcuterie et 25 % du lait traversent les frontières. L'Ukraine, l'Italie, l'Espagne, mais aussi le Maroc et le Brésil sont les vrais producteurs de nos viandes et légumes certifiés Agriculture biologique. Le consommateur paie l'addition, salée : « Le bio est en moyenne 50 à 70 % plus cher à l'achat qu'un produit conventionnel. » La filière ne se soustrait pas aux lois de l'économie mondialisée.

Bio, fausses promesses et vrai marketing,

de Gil Rivière-Wekstein, préface de Jean de Kervasdoué, Le Publieur, 246 pages, 19€.